

F. Baldensperger

L'ÉMIGRÉ GOURBILLON, TRADUCTEUR DE DANTE

On a souhaité récemment (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1920, p. 611, compte-rendu de M. A. Monglond) que se précise la silhouette de J.-A. Gourbillon, insuffisamment déterminée par les dictionnaires, les bibliographies, la *Biographie des contemporains*. « Il y aurait intérêt à mieux connaître cet écrivain obscur que ses goûts littéraires semblent ranger parmi les pré-romantiques. » Satisfaction soit donnée, au moins sur les points essentiels, au vœu du critique¹.

Sur les origines du personnage, rien de bien assuré. Un Gourbillon est, de 1780 à 1787, directeur des postes à Lille, où il habite rue Saint-Pierre, puis administrateur de la loterie royale : est-ce le père de notre homme ? Celui-ci s'est toujours donné comme « natif de Paris » quand il avait à fournir là-dessus un renseignement à la police étrangère. Il fait son apparition, dans la chronique de l'Ancien Régime, comme « secrétaire des commandements de Madame, belle-sœur du Roi » (la comtesse de Provence, femme du futur Louis XVIII) ; il doit vraisemblablement cet emploi à sa mère, qui, jeune encore, a su se glisser dans la confiance de Son Altesse et qui jouera auprès de celle-ci un rôle scabreux, auquel M. Ernest Daudet se contentera² de faire quelques allusions scandalisées.

Après avoir fait jouer en 1789, sur le théâtre Feydeau, le *Marquis de Tulipano*, opéra-bouffe « parodié sur la musique de Paesiello », Gourbillon apparaît dans l'histoire littéraire comme l'auteur anonyme, mais aisément reconnaissable, d'une médiocre continuation de *Werther*, dédiée à sa protectrice : *Stellino, ou le Nouveau Werther* (Rome et Paris, 1791 ; la dédicace est signée C. G., *secrétaire du cabinet de Madame*). Stellino, le héros, tombait amoureux de la belle Laure Petersby, qu'il rencontrait en Italie et retrouvait en Angleterre. Des lettres éplorées relataient les délices sentimentales de cet impossible amour jusqu'au suicide final, « au bord du torrent ». Ce faible récit werthérien relatait, au dire de l'éditeur, une aventure réelle : ce serait donc – au suicide près – un épisode de sa propre vie que Gourbillon mettait en scène et promenait douloureusement de Rome à Venise, de Turin à Bologne, avant de plus septentrionales expériences, dans un même désarroi languissant et une parfaite incapacité de se ressaisir ... S'il est vrai, comme le veut une tradition de famille, que le jeune homme ait été élevé, avec le jeune duc de Chartres, le futur Louis-Philippe, par M^{me} de Genlis, la fameuse pédagogue aurait plutôt manqué cette éducation-là.

¹ Le hasard d'une correspondance privée m'ayant mis en relation avec un clergyman anglais qui croit descendre de Gourbillon ou d'une de ses proches, je puis ajouter, aux renseignements assez maigres que fournissent les livres, quelques détails provenant de papiers de famille ou de traditions conservées – avec piété au moins singulière – dans un « vicarage » de la campagne anglaise.

² Cf. E. Daudet, *Histoire de l'émigration pendant la Révolution française*. Paris, 1907, *passim*, et particulièrement t. II, p. 232, et t. III, p. 226.

Quoi qu'il en soit, la Révolution allait chasser de France le « secrétaire des commandements » et lui infliger des aventures qui élargiront, semble-t-il, son horizon et le distingueront peu à peu d'autres émigrés disposés à « ne rien apprendre et ne rien oublier ». La Convention nationale, dans sa séance du 27 avril 1793, dispose des effets saisis à Fontainebleau et ayant appartenu « au frère aîné de feu Louis Capet, à son épouse et à la femme Gourbillon, émigrés³ ». Joseph-Antoine a-t-il partagé, dans premiers temps, les destinées errantes du comte et de la comtesse de Provence, le départ de France en juin 1791, le séjour dans les Pays-Bas et à Coblenze? Sa personnalité est trop falote pour que son nom émerge dans les récits que nous avons de cette période agitée. Il ne semble pas avoir fait campagne dans l'armée des Princes, et aura été plutôt employé à de vagues missions comme tout ce monde remuant prétendait en remplir. Quand Monsieur va fixer pour un temps sa résidence à Hamm en Westphalie, Gourbillon prend une autre route : le 8 avril 1793, je le trouve à Amsterdam, où les registres de la police le signalent comme logé « chez Theobald »; il s'y donne, il est vrai, le prénom de Charles, mais avec son titre ordinaire. Il est probable, ensuite, qu'il aura rejoint sa mère et sa protectrice en Italie, quand le roi de Sardaigne donne l'hospitalité à ses filles, les comtesses d'Artois et de Provence. Ce serait alors qu'il aurait l'occasion de faire à Florence le second des séjours qu'il dira plus tard y avoir faits. Il est possible que, dès cette époque-là, le milieu de la Toscane lui ait fait prendre un commencement de curiosité pour le grand Florentin.

Comme il publiera plus tard des *Lettres à Madame de T. sur un voyage d'Italie en Hollande* (Paris, 1806), un nouveau changement de résidence le ramène vers le Nord. C'est évidemment après avoir quitté la petite cour réfugiée à Turin qu'il décide à chercher ailleurs un autre abri. Rien ne montre mieux, en tout cas, les médiocres dispositions initiales de ce sentimental pour le romantisme que son mépris pour les sapins du Tyrol, les croquis et les petits vers consacrée aux villes qu'il traverse, Augsbourg, d'un « goût un peu gothique », et Nuremberg : « Quoi de plus triste et de plus ennuyeux! »

De hautes et noires fabriques,
 Construites de terre et de briques,
 A chaque pas blessent les yeux;
 De vieilles tours quasi détruites,
 Des retraites de cénobites,
 Des prisons et des mauvais lieux,

Des barons, des moines, des gueux :
 Voilà ce qu'on trouve en icelle.

³ *Procès-verbaux de la Convention nationale*, samedi 27 avril 1793, p. 171. M^{me} de Gourbillon se plaindra à Londres, en 1807, de n'avoir pas été munie des moyens nécessaires pour servir à ce moment-là le comte et la comtesse de Provence.

Le portrait n'est pas gracieux,
Et cependant il l'est plus qu'elle!

Gourbillon apprécie fort, en revanche, la bonhomie hollandaise, les jardins de tulipes de Harlem. C'est en Angleterre, cependant, que se fixe destinée errante. IL passe, s'il faut l'en croire, quinze ans dans ce pays, de 1800 à 1815. Comme beaucoup d'autres Français de sa classe et comme Chateaubriand lui-même, il s'adaptera singulièrement aux mœurs anglaises, au point de passer à l'occasion pour un voyageur anglais et de s'enorgueillir « de je ne sais quel goût du terroir », résultat d'un long séjour en terre britannique.

Marié à Modeste-Jeanne Duchesne, il a d'elle un fils, Charles-Joseph-Dominique, né à Londres le 27 avril 1801. Une tradition de famille veut que, sous le nom de Nicholas, ce ménage d'exilés se soit installé *en Cornouailles* : ce détail s'accorderait avec le fait, relaté par M. Daudet, que notre émigré fut expulsé de Londres. D'autre part, Gourbillon se donnera un jour comme « ordonnateur général de l'armée du roi en Vendée ». Tout cela est incertain, de même que sa participation, en qualité d'officier, à l'expédition de La Rochejacquelin en mai 1815.

En tout cas, notre aventurier qui, dès 1814, avait publié des pièces de circonstance en l'honneur des Bourbons, ne tarde pas à tirer parti de l'expérience acquise dans la plus longue partie de son exil : sa connaissance de la vie britannique. Trois volumes édités à Paris en 1817, chez Le Normant, avec la collaboration de J. W. Dickinson, sont consacrés à l'*Angleterre et les Anglais* et tiennent un rang assez honorable parmi les nombreux ouvrages que vit surgir sur ce sujet l'anglomanie régnante : c'est, en réalité, un remaniement du livre où R. Southey avait, de son côté, prétendu donner les observations faites sur l'Angleterre par un auteur espagnol, Manuel Alvarez Espriella.

L'année suivante, voici Gourbillon à Florence, – pour la troisième fois. Dira-t-il. Il y met sur le papier ses *Florentines, ou Lettres critiques sur Dante*, avec une « imitation en vers » de l'*Enfer* : deux spécialistes, Viviani, d'Udine, et Bianchetti, de Trévise, sont ses guides en la matière. Et c'est ici qu'enfin il paraît bien cette fois qu'une vie d'incertitudes et d'amertumes l'ait rendu plus réceptif à l'égard de tant de grave poésie. Du moins, quand un Anglais, l'année suivante, lui offre de l'accompagner du Vésuve à l'Etna, et qu'il entreprend en effet ce voyage qu'il racontera dans deux curieux volumes⁴, les citations, les allusions dantesques se presseront d'elles mêmes dans sa mémoire, et le val de Massanunciata, affreux désert, lui rappellera « la vallée douloureuse du grand Terzinante » :

Un noirâtre feuillage y tient lieu de verdure;
Des tortueux rameaux l'écorce est rude et dure;

⁴ *Voyage critique à l'Etna en 1819*. Paris, 1820.

Et d'un suc homicide abreuvant le terrain,
La ronce aux doigts crochus répand son noir venin...

Impossible d'ailleurs, malgré la vogue rencontrée par Dante aux premiers temps de la Restauration, de trouver pour cette traduction de l'*Enfer* en éditeur, des souscripteurs. Quérard, à ce sujet, cite le vain prospectus de 1825 destiné à recruter des souscripteurs pour trois forts volumes in-8, et rappelle l'insuccès pareil qui avait accueilli, en 1809, un projet de publication du théâtre d'Alfieri, traduit par Gourbillon en dix volumes. Du moins notre homme prend-il son parti de la déconvenue qui retardait l'apparition de son *Dante*. « Cet ouvrage est fait depuis longtemps : il n'attend pour paraître que des circonstances politiques un tant soit peu raisonnables; or, comme dit Figaro, je suis bien près de les trouver, voilà trente ans que je les cherche! »

Ce fut encore une révolution qui permit, cette fois, à l'ancien émigré de confier aux presses son œuvre la plus chère; une dédicace au roi Louis-Philippe donne à penser que d'anciens souvenirs communs furent évoqués en faveur d'une subvention plus ou moins directe. Ainsi parut enfin, en 1831, chez Auffray, *Dante traduit en vers, par stances correspondantes aux tercets textuels sur un texte nouveau quant au choix des variantes et au mode de ponctuation; L'Enfer*. La critique dantesque nous dira sans doute ce que valaient les promesses de ce titre un peu long. Du point de vue de l'enrichissement de notre littérature par la traduction de Gourbillon, il faut noter que les « tercets » sont en réalité rendus par des quatrains en rimes plates :

Au milieu du chemin où finit notre vie,
Mon âme au vain espoir n'était plus asservie,
Quand je me retrouvai dans un bois ténébreux
Où la directe voie échappait à mes yeux.

Si la traduction reste en général bien quelconque, une certaine hardiesse perce çà et là dans le vocabulaire :

Sur le gouffre penché, je sondais ce lieu sombre,
Mais à des yeux mortels un voile épais l'obombre...

et dans la prosodie, comme lorsque Gourbillon, commettant allègrement un hiatus au vers 9^e du chant III :

vous qui entrez, perdez toute espérance,

observe dans une note : « Ne fût-ce que pour secouer un peu les entraves classicopoétiques dont nos pères nous ont chargés, montrons le poids de nos fers.»

JOSEPH ANTOINE DE GOURBILLON

En somme, à comparer l'auteur de *Stellino* au traducteur de l'*Enfer*, on admettra que les hasards de l'existence et l'initiation à la plus austère poésie n'ont pas été sans résultat, même si Gourbillon ne pouvait guère prendre tout à fait pour lui les vers qu'il allègue assez fièrement comme applicables à son cas :

Et sur un simple esquif, en mes courses nouvelles,
Suivi de peu d'amis qui, vaillants et fidèle,
Ne m'abandonnent point à mon destin amer,
Je travers bientôt la haute et vaste mer...

Source : *Revue de littérature comparée* (Paris), vol. 1, 1921, p. 434-439.